

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE.

UTILE DULCI.

V^{OL.} I. LAPRAIRIE, JEUDI, 12 MARS, 1835. N^{O.} 16.

POÉSIE.

LA CONVALESCENCE.

AIR.—De la Romance de Joseph.

J'ai vu les confins de la vie,
J'ai vu les portes du tombeau
Et sur mon oeil la maladie
Prendre un funeste rideau.
J'ai lu, sur de pâles visages,
L'arrêt qui m'annonçait la mort
Et malgré tous ces noirs présages,
Je combattais contre mon sort.

Quoi ! je ne fais que paraître,
Comme une fleur dans un valon !
Était-il donc besoin de naître,
Pour périr avant la moisson ?
Couché sur un lit de douleur,
Ainsi j'exhalais mes douleurs ;
Quand la force de la jeunesse
De la mort chassait les horreurs.

Quand on ressaisit l'existence,
Comme on respire avec transport !
Et est-ce plaisir et joie immense,
Quand de près on a vu la mort,
Après un siècle de souffrance,
Un rien fait battre notre cœur ;
D'un ami la seule présence
Remplit notre âme de bonheur.

Combien j'aime cette verdure
Et le pur cristal de cette eau !
Le spectacle de la nature
Jamais ne me gâta si beau.
Des oiseaux l'aimable ramage
Me semble plus harmonieux
Et je me plais bien davantage
A contempler l'éclat des cieux.

La sang pur coule dans mes veines,
Le plaisir fait battre mon cœur ;
Je ne me souviens de mes peines
Que pour mieux goûter mon bonheur.
Mes amis ! quelle jouissance
Mon âme éprouve en ce moment !
Je sens que la convalescence
Ka moi double le sentiment !

UN DES ÉCRIVAINS.

MELANGES.

MASANIELLO. — NAPLES EN 1647.

Les annales d'aucun peuple n'offrent un personnage aussi extraordinaire que Masaniello. Les historiens espagnols, allemands et français (parmi ces derniers il faut citer surtout Mlle. de Lussan, auteur des *Revolutions de Naples*) ont dit par quelle suite d'événemens bizarres un homme, qui exerçait

à Naples l'obscur et pénible métier de pêcheur, parvint en deux jours au faite de la puissance, dont il fut précipité tout à coup par ceux mêmes qui l'y avaient élevé. Personne n'ignore les principales circonstances de la révolte dirigée par Masaniello, en 1647, époque où Naples était encore sous la domination espagnole ; mais les circonstances accessoires ne sont ni moins curieuses ni moins intéressantes. Les Anglais, grands explorateurs de vieilles chroniques, ont publié, il y a peu de tems, une notice sur Masaniello, où sont rapportées avec une scrupuleuse exactitude les moindres particularités de sa vie. La plupart des faits contenus dans cette notice étaient connus, mais quelques autres étaient enfoncés dans les mémoires du tems, dont la patience britannique pouvait seule faire son profit. Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir quelques passages de cet écrit, dont on nous annonce qu'un homme de lettres va donner une traduction française. Tout ce qui se rattache à l'histoire est recherché maintenant avec avidité : la conspiration de Masaniello a d'ailleurs tout l'attrait d'un roman.

Thomas Aniello dont on fit par contraction *Masaniello*, naquit en 1628, dans la petite ville d'Amalfi, qui fait partie du royaume de Naples. Il se maria à l'âge de dix-neuf ans. Sa femme, qu'on appelait Léona, et qui vendait des traits au marché, était d'une beauté remarquable. Le pauvre ménage gagnait à peine pour sa subsistance. Le duc d'Arcos, qui commandait alors à Naples pour le roi d'Espagne, était un homme de plaisirs, d'un caractère fâcheux et dissimulé. Oubliant, ou ne voulant pas se rappeler que Charles-Quint, dont la mémoire était chère aux Napolitains, leur avait accordé des privilèges précieux, entre autres celui de pouvoir se refuser au paiement de tout nouvel impôt établi arbitrairement, le Duc laissa percevoir sur tous les fruits qu'on apportait au marché une taxe qui devait produire par an cinquante ou soixante millions. La classe indigente murmura. La femme de Masaniello ayant cherché à frauder les droits, fut condamnée par les maltôtiers auxquels le gouvernement avait cédé la ferme des gabelles, à une amende de cent ducats, somme énorme, hors de toute proportion avec le délit, et que Masaniello ne put acquitter qu'en vendant ses meubles. On conduisit sa femme en prison, les femmes du marché armées de poignards, la délivrèrent. Masaniello conçut contre les maltôtiers une rancune dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Sa physionomie était douce ; il était d'une petite taille :

Mais dans un faible corps s'allufait un grand courage.

Il avait plusieurs fois essayé ses forces dans les combats simulés qui se donnaient à Naples tous les ans, en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel : il rassemble les *lazzaroni* qu'il avait conduits dans une de ces fêtes guerrières, et, profitant d'une querelle qui s'était élevée sur la place du Marché, entre des jardiniers de Puzzol qui venaient y vendre leurs fruits et les percepteurs de la taxe, il opéra un soulèvement. Cet homme, qui n'avait reçu aucune espèce d'éducation, animé du seul désir de venger l'affront fait à sa femme, se fait remarquer alors par la chaleur de son éloquence. Il se compare à Moïse conduisant le peuple hébreu ; et, ce qui n'est pas moins extraordinaire, la multitude, qui obéit à ses moindres volontés, se borne à demander d'abord le titre original des grâces et des immunités accordées par Charles-Quint. Le duc, qui, avec plus de présence d'esprit, aurait facilement apaisé les troubles, eut l'air de les mépriser, et répondit que le titre que les Napolitains réclamaient, et dont on avait cessé depuis longtemps d'observer les clauses, était perdu, et qu'on l'avait cherché vainement. Masaniello refusant de croire à cette assertion, on fit la faute de fabriquer de faux titres, espérant qu'il ne les reconnaîtrait pas ; mais un nommé Gennino, homme instruit qui était devenu le conseil de Masaniello, lui fit remarquer que l'écriture était trop fraîche pour des titres si anciens, que les lettres n'étaient pas en or, et que le parchemin était neuf. Ce fut alors que les *lazzaroni* prirent une attitude hostile. Les femmes du peuple jouèrent un grand rôle dans ces évènements. Masaniello, pendant quatre jours, fut réellement maître de Naples. Ses ordres, quels qu'ils fussent, étaient exécutés à l'instant même par les *lazzaroni*. On peut dire que la destinée de son pays était soumise à un mouvement de sa main. Ses harangues, rapportées dans la notice à laquelle nous empruntons ces détails, sont très remarquables, et dans les premiers momens de la puissance qu'il avait usurpée, on ne peut nier que sa conduite n'ait été plusieurs fois digne d'éloge. Il était alors plein de modération, sans ambition, sans désir, uniquement occupé du grand dessein de faire abolir les impôts, et manifestant toujours un profond respect pour le roi d'Espagne, qu'il n'accusait point des torts des agens de la gabelle. Mais tout à coup cette raison, qui paraissait si forte, s'évanouit. Il perd la tête. Sa femme n'était pas continence, mais, immédiatement après avoir dit les choses les plus agréables, il se livrait à mille extravagances. Son premier acte de démence fut de se précipiter dans la mer, vêtu de magnifiques habits qu'on l'avait forcé de prendre pour se montrer dans les